Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle

QUAND LA TERRE HURLA

Les exploits du professeur Challenger

(1928)

Table des matières

Je me rappelais vaguement avoir entendu mon ami Edward Malone, de la *Gazette,* parler du Pr Challenger, en compagnie duquel il avait vécu quelques aventures assez remarquables. Mais je suis tellement accaparé par mon métier, et ma firme est si submergée de commandes qu'en dehors de ce qui touche à mes intérêts personnels je sais mal ce qui se passe dans le monde. En gros, j'avais gardé de Challenger l'image caricaturale d'un génie sauvage, violent et sectaire. Je fus grandement surpris de recevoir de lui une lettre d'affaires, rédigée dans les termes suivants :

14 bis, Enmore Gardens,
Kensington.

Monsieur,

J'ai l'occasion de louer les services d'un expert en forages artésiens. Je ne vous dissimulerai pas que mon opinion sur les experts n'est pas très haute : j'ai maintes fois constaté qu'un homme qui, comme moi-même, est doté d'un cerveau bien agencé, dispose d'une largeur de vues plus grande et plus saine qu'un soi-disant spécialiste, lequel se cantonne dans l'exercice d'un savoir particulier. Néanmoins, je suis résolu à vous mettre à l'épreuve. En regardant la liste des autorités en puits artésiens, une certaine bizarrerie – absurdité, allais-je écrire – dans votre nom a retenu mon attention ; j'ai pris des renseignements, et il s'est trouvé que mon jeune ami, M. Edward Malone, vous connaissait. Je vous écris donc pour vous dire que je serais heureux d'avoir un entretien avec vous ; si vous répondez aux conditions requises – et celles que je requiers ne sont pas minces ! – il est possible que je vous confie une affaire extrêmement importante. Je ne puis vous donner plus de précisions sur l'affaire en question, sinon qu'elle est des plus secrè-

tes ; nous en débattrons verbalement. En conséquence, je vous prie de surseoir à tout nouvel engagement, et je compte que vous viendrez me voir à l'adresse ci-dessus vendredi prochain à dix heures et demie. Il y a un décrottoir et un paillasson à la porte ; Mme Challenger est très pointilleuse à ce sujet.

Je demeure, Monsieur, tel que j'étais au début de cette épître.

George Edward Challenger.

Je tendis cette lettre à mon secrétaire, et il informa le professeur que M. Parfait Jones serait heureux de se trouver au rendez-vous. C'était une lettre d'affaires parfaitement civile, mais elle commençait par la phrase : « Nous avons bien reçu votre lettre, non datée… » Ce qui provoqua une deuxième missive du professeur ; son écriture ressemblait à un réseau de fils de fer barbelés.

Monsieur,

Je remarque que vous soulignez à des fins critiques que ma lettre n'était pas datée. Pourrais-je attirer votre attention sur le fait que, par une sorte de compensation d'un impôt monstrueux, notre gouvernement a l'habitude d'apposer une petite indication circulaire ou timbre sur l'extérieur de l'enveloppe, ce qui notifie la date de la mise à la poste ? Si cette indication fait défaut ou si elle est illisible, adressez-vous aux autorités postales compétentes. En tout état de cause, je vous prierais de borner vos observations aux problèmes inhérents à l'affaire sur laquelle je vous consulte, et de mettre un terme à vos commentaires touchant la forme éventuelle de ma correspondance.

Il me parut évident que le professeur était fou. Avant de m'engager plus avant, je me rendis donc chez mon ami Malone,

que je connaissais depuis le bon vieux temps où nous jouions ensemble au rugby dans l'équipe de Richmond. Il était aussi Irlandais et aussi gai que jamais ; il s'amusa fort de ma première échauffourée avec Challenger.

– Ce n'est rien du tout, mon vieux ! me dit-il. Quand tu auras été avec lui pendant cinq minutes, tu te sentiras quasi écorché vif. Pour ce qui est de se montrer désagréable, c'est le champion du monde !

– Et pourquoi le monde devrait-il l'endurer ?

– Mais il ne l'endure pas ! Si tu faisais le total des procès en diffamation, des bagarres, et des citations devant le tribunal de simple police…

– Citations pourquoi ?

– Pour coups et blessures. Dieu me pardonne, mais il irait volontiers jusqu'à te jeter du haut de l'escalier si tu manifestais un désaccord avec lui ! C'est l'homme des cavernes en veston. Je le vois très bien avec un gourdin dans une main et dans l'autre un morceau de silex très tranchant… Il y a des gens qui ne sont pas de leur siècle ; lui n'est pas de son millénaire. Il appartient à la période néolithique, ou par là…

– Et il est professeur !

– Voilà le merveilleux ! C'est le plus grand cerveau d'Europe, et au service de ce cerveau il emploie une force motrice capable de transformer tous ses rêves en réalités. Ses collègues le haïssent comme du poison, ils essaient de le freiner ou de lui mettre des bâtons dans les roues. Lui les ignore ; il fonce sur sa voie à toute vapeur.

Je réfléchis.

– Bien. Une chose au moins est claire : je ne veux rien avoir affaire avec lui. J'annule mon rendez-vous.

– Jamais de la vie. Tu le maintiens, au contraire ; et tu arriveras à l'heure… Que dis-je, à l'heure : à la minute ! Sinon, tu en entendras parler.

– Et pourquoi, s'il te plaît ?

– Écoute-moi. D'abord, ne prends pas trop au pied de la lettre ce que j'ai dit de mon vieux Challenger. Tous ceux qui l'approchent apprennent à l'aimer. C'est un vieil ours qui n'est pas méchant, crois-moi ! Je me rappelle comment il a porté sur son dos un bébé indien qui avait la variole pour le ramener au fleuve après avoir marché dans la brousse pendant cent cinquante kilomètres. Il est formidable en tout, de toutes les manières, comprends-tu ? Si tu es régulier avec lui, il ne te fera aucun mal.

– Je ne courrai pas ce risque.

– Ce serait stupide ! As-tu déjà entendu parler du mystère de Hengist Down… le forage d'un puits sur la côte sud ?

– Il s'agit d'une exploration secrète pour une exploitation de houille, si j'ai bien compris ?

Malone cligna de l'œil.

– Si tu veux ! Vois-tu, je suis dans les confidences du bonhomme ; je ne peux rien dire tant qu'il ne m'en donne pas l'autorisation. Mais je te dirai quand même ceci, qui a paru dans la presse. Un type, Betterton, qui a fait fortune dans le caoutchouc, a légué ses biens à Challenger il y a quelques années, sous la réserve que cet argent serait utilisé dans l'intérêt de la

science. La somme est coquette : plusieurs millions de livres. Challenger a alors acheté un domaine dans le Sussex, à Hengist Down. C'était une terre sans valeur, à la lisière nord du pays de la craie ; il en a obtenu une grande étendue, qu'il a entourée de fils de fer et de grillages. Au milieu, il y avait un profond ravin, qu'il commença à faire creuser. Il annonça…

Malone cligna de l'œil encore une fois.

« Il annonça qu'il y avait du pétrole en Angleterre et qu'il entendait le prouver. Il construisit un petit village modèle qu'habita une colonie d'ouvriers bien payés qui ont tous juré de rester bouche cousue. Le ravin est protégé par des fils de fer et des grillages, comme tout le domaine ; sa surveillance est renforcée par des limiers féroces. Plusieurs journalistes ont déjà failli y perdre la vie, et je ne parle pas de leurs fonds de pantalons ! Ces chiens sont bien dressés… Il s'agit d'une entreprise colossale ; c'est la société de sir Thomas Morden qui en est chargée ; mais là encore tout le monde a promis de tenir sa langue. Il est vraisemblable que le moment est venu où un spécialiste de puits artésiens est nécessaire. Alors serais-tu assez idiot pour refuser un travail pareil ? Songe à l'intérêt qu'il représente, à l'expérience que tu acquerras. Et puis, il y aura un gros chèque au bout… Enfin tu te frotteras à l'homme le plus extraordinaire que tu puisses jamais rencontrer !

Les arguments de Malone prévalurent et, vendredi matin, je pris la route d'Enmore Gardens. Je m'attachai si bien à être exact que j'arrivai devant la porte de Challenger vingt minutes trop tôt. J'attendais dans la rue quand je réalisai soudain que la Rolls-Royce arrêtée là, avec sa flèche en argent sur la portière, ne m'était pas inconnue : c'était sûrement la voiture de Jack Devonshire, le jeune associé de la grande société Morden. Je l'avais toujours pris pour le plus courtois des hommes, si bien que je fus profondément troublé lorsque tout à coup il apparut,

levant les mains vers le ciel et suppliant avec une grande ferveur :

– Ô Seigneur ! jetez-le au diable ! Oh ! oui, au diable cet homme !

– Qu'est-ce qui ne va pas, Jack ? Vous me paraissez irrité ce matin !

– Hello ! Parfait ! Seriez-vous aussi dans ce job ?

– Il y a des chances.

– Eh bien ! ça vous fera le caractère !

– Plus que vous n'avez l'air de pouvoir le supporter, hein ?

– Oui. Le maître d'hôtel vient de me dire : « Le professeur m'a prié de vous avertir, monsieur, qu'il était occupé à présent à manger un œuf, et que si vous veniez à une heure plus convenable il vous recevrait volontiers. » Voilà ! J'ajoute que je m'étais déplacé pour rentrer dans quarante-deux mille livres qu'il nous doit.

J'eus un sifflement.

– Vous ne pouvez pas rentrer dans votre argent ?

– Oh ! si, pour l'argent, il est parfait. Je rends pleine justice à ce vieux gorille : pour l'argent, il a les mains ouvertes. Mais il paie quand ça lui plaît, comment ça lui plaît, et il se moque du monde. Cela dit, tentez votre chance : vous verrez bien ce qu'il vous arrivera !

Sur ces mots encourageants, il se mit au volant et démarra.

Je surveillai ma montre ; l’heure zéro sonna enfin.

J’ose dire que je suis du genre solide ; j’ai été finaliste de la compétition des poids moyens au Belsize Boxing Club. Mais jamais je ne m’étais présenté à un rendez-vous dans un tel état d’énervement. Il ne s’agissait pas d’une peur physique, car j’avais confiance dans mes moyens pour le cas où ce fou inspiré m’attaquerait. Il s’agissait d’autre chose : la crainte d’un scandale public et l’appréhension de rater une affaire lucrative. Toutefois, les choses étant toujours plus simples quand l’imagination cède le pas à l’action, je refermai brutalement le boîtier de ma montre et sonnai à la porte.

Un vieux maître d’hôtel au visage de bois m’ouvrit. Cet homme arborait une expression, ou une absence d’expression, qui donnait l’impression qu’il était tellement habitué aux secousses de l’existence que rien au monde ne pouvait plus l’étonner.

– Avez-vous rendez-vous, monsieur ?

– Certainement.

Il compulsa une liste qu’il tenait à la main.

– Votre nom, monsieur ?… D’accord, monsieur Parfait Jones… Dix heures trente. Dans l’ordre… Nous devons nous méfier, monsieur Jones, car les journalistes nous ennuient beaucoup. Le professeur, comme vous le savez peut-être, n’approuve pas la presse. Par ici, monsieur. Le Pr Challenger vous reçoit à l’instant.

Je fus donc introduit. Je crois que mon ami Ted Malone a beaucoup mieux décrit le personnage dans son *Monde perdu* que je ne saurais le faire ; je n’insisterai donc pas. Tout ce dont je pris conscience fut un énorme tronc d’homme derrière un

bureau en acajou, une grande barbe noire taillée en bêche, et deux gros yeux gris à demi recouverts par des paupières qui retombaient insolemment. Sa tête massive était inclinée en arrière ; sa barbe pointait de l'avant ; il exhibait par toute sa personne une intolérance arrogante, insupportable. « Que diable me voulez-vous ? » Telle était la question qui se lisait dans son regard. Je posai ma carte sur la table.

– Ah ! oui, dit-il en la prenant et en la repoussant aussitôt comme si elle sentait mauvais. Bien sûr ! Vous êtes l'expert… soi-disant ! M. Jones. M. Parfait Jones. Vous pouvez rendre grâces à votre parrain, M. Jones, car c'est votre prénom qui a d'abord attiré mon attention.

– Je suis ici, professeur Challenger, pour une conversation d'affaires, et non pour discuter de mon prénom ! articulai-je avec toute la dignité dont j'étais capable.

– Mon Dieu, vous me paraissez bien susceptible ! Vos nerfs sont dans un état d'irritation accentuée, monsieur Jones. Il nous faudra marcher à pas feutrés quand nous aurons affaire ensemble, monsieur Jones !… Je vous en prie, asseyez-vous ! Et remettez-vous ! J'ai lu votre petite brochure sur la mise en valeur de la presqu'île du Sinaï. L'avez-vous écrite vous-même ?

– Naturellement, monsieur. Elle est signée de mon nom.

– D'accord ! D'accord ! Mais ça ne veut pas toujours dire grand-chose, n'est-ce pas ? Pourtant j'admets que pour une fois la réalité concorde avec les apparences. Le livre n'est pas exempt de mérites. Sous le style un peu terne percent quelques idées. Même, ici et là, des germes de pensée. Êtes-vous marié ?

– Non, monsieur. Je ne suis pas marié.

– Alors il y a des chances pour que vous gardiez un secret ?

– Si je vous promets de garder un secret, je tiendrai assurément ma parole !

– C’est vous qui le dites. Mon jeune ami Malone…

Il parlait de Ted comme s’il était un bambin de dix ans.

« Malone a bonne opinion de vous. Il m’a dit que je pouvais vous faire confiance. En vérité, cette confiance serait grande ; car je me trouve engagé maintenant dans l’une des plus grandes expériences… je devrais dire : la plus grande expérience de l’histoire du monde ! Je vous demande d’y participer.

– J’en serai très honoré !

– C’est en effet un honneur. Je conviens que je n’aurais pas dû partager mes travaux avec quiconque, mais la nature gigantesque de l’entreprise exige les plus hauts talents techniques. À présent, monsieur Jones, puisque vous m’avez donné votre parole que vous garderez le secret, j’en arrive au point essentiel, qui est celui-ci : le monde sur lequel nous vivons est lui-même un organisme vivant, doté, comme je le crois, d’une circulation, d’une respiration et d’un système nerveux qui lui sont propres.

Sans aucun doute, je me trouvais en face d’un maboul.

« Je remarque, poursuivit-il, que votre cervelle a du mal à assimiler cette idée ; mais elle finira bien par la digérer. Vous découvrirez par exemple à quel point une lande de bruyère ressemble à la partie velue d’un animal géant. La nature procède souvent par analogies. Puis vous considérerez les exhaussements et les tombées séculaires du sol, qui indiquent une lente respiration. Enfin vous noterez les trémoussements et les grattements qui apparaissent à nos perceptions lilliputiennes sous la forme de tremblements de terre et d’autres ébranlements.

– Mais les volcans ? demandai-je.

– Tut, tut ! Ils correspondent aux parties chaudes de notre corps.

Je me mis la cervelle en tire-bouchon pour tenter de trouver une réponse à ces assertions ridicules.

– La température ! m'écriai-je. N'est-il pas vrai qu'elle s'accroît rapidement lorsque l'on descend, et que le centre de la terre est de la chaleur liquide ?

Il balaya de la main cette objection.

– Vous devez probablement savoir, puisque l'enseignement primaire est obligatoire, que la terre est aplatie aux pôles. Ce qui signifie que le pôle est plus près du centre que n'importe quel autre point de la terre, et qu'il devrait donc être affecté par cette chaleur dont vous parlez. Il est notoire, bien sûr, que les conditions aux pôles sont tropicales, n'est-ce pas ?

– Première nouvelle !

– Naturellement. C'est le privilège du penseur original d'émettre des idées neuves, généralement mal accueillies par le vulgaire. Maintenant, monsieur, qu'est-ce que c'est que ça ?

– À première vue, c'est un oursin.

– Exactement ! s'exclama-t-il avec un air de surprise exagérée, comme s'il se trouvait devant un enfant qui aurait résolu contre toute attente un problème difficile. Un oursin !... Un échinoderme banal. La nature se répète dans beaucoup de formes sans regarder à la taille. L'échinoderme est un modèle, un prototype, du monde. Vous constatez qu'il est grossièrement

rond, mais aplati aux pôles. Considérons donc le monde comme un gros oursin. Quelles sont vos objections ?

Mon objection principale était que ladite « considération » était trop absurde pour être discutée, mais je me gardai de l'exprimer. Je me ralliai à une affirmation moins définitive.

– Une créature vivante a besoin de se nourrir, dis-je. Où le monde pourrait-il satisfaire son gros ventre ?

– Un bon point ! Un excellent bon point ! lança le professeur d'un ton protecteur. Vous avez l'œil vif pour l'évident, mais vous êtes lent pour réaliser des imbrications plus subtiles… Comment le monde obtient-il sa nourriture ? Retournons-nous vers notre petit camarade l'échinoderme. L'eau qui l'entoure coule à travers les canaux de cette petite bête et lui fournit sa nourriture.

– Alors vous pensez que l'eau ?…

– Non, monsieur. Pas l'eau. L'éther. La terre broute circulairement dans les champs de l'espace ; pendant qu'elle se déplace, l'éther passe continuellement à travers son écorce et pourvoit à sa vitalité. Et il y a une quantité de petits mondes oursins qui font la même chose : Vénus, Mars, etc. Chacun de ces mondes possède son propre champ pour paître.

Cet homme était visiblement fou, mais non moins visiblement il n'y avait pas moyen de lui en faire convenir. Il prit mon silence pour une marque d'acquiescement, et il me sourit avec une bienveillance infinie.

« Nous progressons ! fit-il. La lumière commence à pénétrer. On est un peu ébloui au début, naturellement ; et puis on finit par s'y accoutumer. S'il vous plaît, accordez-moi encore toute votre attention, car j'ai encore deux ou trois observations à

présenter au sujet de cette petite bête que je tiens dans ma main… Supposons que sur la coriace écorce extérieure de l'oursin quelques insectes infiniment petits rampent à sa surface ; l'oursin se rendrait-il compte de leur présence ?

– Non, vraisemblablement.

– Vous pouvez par conséquent imaginer facilement que la terre n'a pas la moindre idée de la manière dont elle est utilisée par l'espèce humaine. Elle ne se rend absolument pas compte de cette poussée champignonneuse de végétation et de l'évolution de ces minuscules animalcules qui se sont rassemblés sur elle au cours de ses voyages autour du soleil, tout comme les bernaches[1] étaient récoltés sur les quilles des anciens bateaux. Tel est l'actuel état des faits : je me propose de le modifier.

Je le regardai avec ahurissement.

– Vous vous proposez de le modifier ? répétais-je.

– Je me propose de faire savoir à la terre qu'il existe au moins une personne, George Edward Challenger, qui sollicite son attention… qui, en vérité, insiste pour retenir son attention. C'est le premier avis de ce genre qu'elle a évidemment jamais reçu !

– Et comment, monsieur, vous y prendrez-vous ?

– Ah ! voilà où nous abordons notre affaire ! Vous avez mis le doigt dessus. De nouveau je vous prie de vous intéresser à cette petite bête. Sous sa croûte protectrice, elle est tout nerfs et toute sensibilité. N'est-il pas évident que si un animalcule parasite désirait attirer son attention, il creuserait un trou dans sa coquille afin de stimuler son appareil sensible ?

---

[1] Coquillage à cinq valves [Note ELG]

– C'est l'évidence même !

– Ou bien prenons l'exemple d'une puce ou d'un moustique qui explore la surface d'un corps humain. Nous pouvons très bien ne pas nous rendre compte de sa présence. Mais bientôt, quand l'insecte aura enfoncé sa trompe dans notre peau, qui est notre croûte, notre écorce, notre coquille, nous nous rappellerons sans plaisir que nous ne sommes pas seuls au monde. Mes projets commencent sans doute à s'éclairer pour vous ? La lumière luit dans les ténèbres…

– Grands dieux ! Vous vous proposez de creuser un puits à travers l'écorce terrestre ?

Il ferma les yeux sous l'effet d'un ineffable contentement de soi.

– Vous avez devant vous, dit-il, le premier homme qui aura percé cette corne épidermique. Je peux même parler au passé indéfini et dire : qui l'a percée.

– Vous l'avez percée ?

– Avec l'aide très efficace de Morden & Co. je crois pouvoir affirmer que je l'ai fait. Plusieurs années d'un travail sans interruption, de nuit comme de jour, effectué par des spécialistes qualifiés de la perceuse, du vilebrequin, du concasseur et de l'explosif nous ont enfin amenés au but.

– Vous ne voulez pas dire que vous avez traversé l'écorce ?

– Si vos expressions traduisent de l'émerveillement, je les tolère. Mais si elles traduisent de l'incrédulité…

– Pas du tout, monsieur ! Aucune incrédulité !

– Alors acceptez mes déclarations sans avoir l'air de les mettre en doute ! Nous avons traversé l'écorce. Elle avait une épaisseur de… exactement 13 200,988 mètres. En gros : 13 200 mètres. Au cours de notre percement, nous avons découvert – cela vous intéressera peut-être – des bancs de houille : une fortune ! Ils nous permettront sans doute à la longue d'amortir les frais de toute l'entreprise. Notre difficulté principale a été les sources et jaillissements d'eau dans la craie inférieure et dans les sables de Hastings, mais nous l'avons surmontée. Nous en sommes au dernier stade ; et à ce stade, c'est M. Parfait Jones qui va jouer le rôle du moustique. Votre perforatrice pour puits artésiens prend la place de la trompe de l'insecte. Le cerveau a fait tout son travail. *Exit* le penseur ! Entre le technicien, le parfait ingénieur, avec sa verge de métal… Ai-je été assez clair ?

– Vous avez parlé de treize kilomètres ! m'écriai-je. Savez-vous, monsieur, que la limite pour le forage d'un puits artésien est approximativement de mille cinq cents mètres ? J'en connais un, en Haute-Silésie, qui a une profondeur de mille huit cent quatre-vingt-dix mètres, mais il est considéré comme une réussite miraculeuse.

– Vous ne m'avez pas compris, monsieur Parfait. De deux choses l'une : ou bien mes explications n'ont pas été claires, ou bien votre intelligence est rétive… Je n'hésite pas ! Je sais parfaitement quelles sont les limites de forage pour les puits artésiens, et il est peu vraisemblable que j'aurais dépensé des millions de livres pour ce tunnel colossal si un forage d'un mètre avait suffi. Tout ce que je vous demande, c'est d'avoir une perforatrice en état, avec une pointe aussi affilée que possible, qui n'ait pas plus de trente mètres de long, et qui soit actionnée électriquement. Un système ordinaire de percussion déclenché par un poids répondra à tous les besoins.

– Pourquoi électriquement ?

– Je suis ici, monsieur Jones, pour donner des ordres et non des raisons. Avant que nous en ayons terminé, il peut arriver… C'est une éventualité !… Que votre vie dépende justement du fait que cette perforatrice sera mue à distance par un moteur électrique. Cet aménagement, j'imagine, est dans vos cordes ?

– Certainement.

– Alors, préparez-le. L'affaire n'en est pas encore au point qu'elle exige votre présence immédiatement, mais c'est immédiatement que vous devez vous préparer… à être prêt. Je n'ai rien d'autre à vous dire.

– Mais il est essentiel, m'insurgeai-je, que vous me renseigniez au moins sur le sol que cette perforatrice doit attaquer. Sable, argile, craie ?… Pour chaque sol, il faut un traitement différent !

– Baptisons-le compote, dit Challenger. Oui, supposons pour l'instant que vous ayez à enfoncer votre pointe dans de la compote… Bon ! Maintenant, monsieur Jones, j'ai quelques affaires d'importance qui requièrent ma liberté d'esprit ; aussi je vous souhaite le bonjour. Vous pouvez établir un contrat en règle, plus un devis, à l'intention de ma direction des travaux.

Je m'inclinai et je me dirigeai vers la porte. Mais au moment de sortir, ma curiosité fut la plus forte. Déjà il était en train d'écrire furieusement avec une plume d'oie qui gémissait sur le papier ; il me regarda, quand je l'interrompis, avec mécontentement.

– Monsieur… ?

– Eh bien ! monsieur, je vous croyais parti ?

– Je désirais seulement vous demander, monsieur, quel peut être le but d'une tentative aussi extraordinaire.

– Allez-vous-en ! Allez-vous-en, monsieur ! s'écria-t-il. Élevez donc votre esprit au-dessus des nécessités mercantiles et utilitaires du commerce ! Secouez vos conceptions mesquines des affaires ! La science exige du savoir. Laissez le savoir nous conduire où il l'entend ; encore faut-il que nous l'ayons ! Savoir une fois pour toutes qui nous sommes, pourquoi nous sommes, où nous sommes, n'est-ce pas là la plus grande des aspirations humaines ? Allez-vous-en, monsieur ! Allez-vous-en !

Il pencha à nouveau sa grosse tête noire au-dessus de ses papiers, et elle se fondit dans sa barbe. La plume d'oie gémit plus âprement que jamais. Alors je quittai cet homme extraordinaire la tête pleine d'un tourbillon de pensées. J'étais maintenant son associé.

Quand je rentrai à mon bureau, Ted Malone m'attendait : un large sourire en disait long sur la joie qu'il espérait tirer de mes confidences.

– Alors ? cria-t-il dès qu'il me vit. Rien de grave ? Pas de bagarre ? Pas de voies de fait ? Tu as dû le manier avec beaucoup de tact ! Qu'est-ce que tu penses de mon vieux bonhomme ?

– Il est l'homme le plus exaspérant, le plus insolant, le plus sectaire, le plus infatué que j'aie jamais rencontré. Mais…

– Voilà ! s'exclama Malone. Tous, nous en sommes arrivés à ces « mais… » Naturellement, il est tout ce que tu as dit, et même un peu plus. Mais on sent que c'est un homme si formidable, qu'il ne saurait être mesuré à notre échelle. Et il nous faut supporter de lui ce que nous ne supporterions jamais d'aucun autre mortel. Est-ce vrai, oui ou non ?

– Ma foi, je ne le connais pas encore suffisamment pour te répondre. Toutefois, j'admets qu'il n'est pas qu'un simple mégalomane brutal. Et si ce qu'il affirme est vrai, c'est certainement un champion de grande classe. Mais est-ce vrai ?

– Bien sûr ! Challenger déballe toujours la marchandise ! Maintenant, où en es-tu exactement ? T'a-t-il parlé de Hengist Down ?

– Oui, en gros.

– Écoute ! Tu peux m'en croire : c'est une affaire colossale ! Colossale dans sa conception. Colossale dans la réalisation ! Il hait les journalistes, mais il me fait confiance parce qu'il sait que je ne publierai rien sans son autorisation. Il a ses plans. J'en connais quelques-uns, sinon tous. C'est un cerveau si profond qu'on n'est jamais sûr d'en avoir touché le fond. De toute manière, j'en sais assez pour t'assurer que Hengist Down constitue un projet pratique, en voie d'achèvement. Je ne puis te donner qu'un conseil : attends les événements, et, entre-temps tiens-toi prêt ! Tu auras bientôt de ses nouvelles, soit par lui soit par moi.

De fait, ce fut Malone qui m'apporta des nouvelles. Quelques semaines plus tard, il arriva de bonne heure à mon bureau pour me transmettre un message.

– Je viens de chez Challenger, me dit-il.

– Tu ressembles au poisson pilote du requin…

– Je suis fier de travailler avec lui ! Réellement, ce type est sensationnel. Il a tout fait marcher au poil… Aujourd'hui, tu entres en scène. Il est à la veille de lever le rideau.

– Mon vieux, je ne le croirai que quand je l'aurai vu ! Mais tout est prêt ; le matériel complet est rassemblé sur un camion. Je suis en mesure de démarrer à n'importe quel moment.

– Tout de suite ! Je te l'ai dépeint comme un type formidable pour l'énergie et la ponctualité : ne me démens pas ! En attendant, descends avec moi par le train : je te donnerai une idée de ce que tu auras à faire.

C'était une adorable matinée de printemps : le 22 mai, pour être précis. Et le voyage que je fis me transporta en un lieu qu'il n'est pas excessif de qualifier d'historique. En route, Malone me remit une note de Challenger, qui contenait ses instructions.

Monsieur,

Dès votre arrivée à Hengist Down, vous vous mettrez à la disposition de M. Barforth, l'ingénieur en chef, qui est en possession de mes plans. Mon jeune ami Malone, porteur de ce pli, sera aussi en rapport avec moi et m'évitera sans doute tout contact personnel. Nous avons procédé à diverses expériences dans le puits, à 13 000 mètres et au-delà ; les phénomènes que nous avons rencontrés confirment pleinement mes vues quant à la nature d'un corps planétaire. Toutefois, j'ai besoin de quelques preuves plus sensationnelles encore pour espérer impressionner l'intelligence léthargique du monde scientifique moderne. Ce sont ces preuves que vous êtes destiné à apporter ; elles témoigneront. Quand vous descendrez par les ascenseurs, vous observerez – je vous présume muni de cette rare faculté qui s'appelle l'observation – que vous traversez successivement des couches de craie secondaires, des gisements houillers, des traces de dévonien et de cambrien, et enfin du granit à travers lequel passe la plus grande partie de notre tunnel. Le fond est maintenant recouvert de toile goudronnée à laquelle je vous prierai de ne pas toucher, car toute approche maladroite du derme de la terre risquerait d'entraîner des effets prématurés.

Selon mes instructions, deux grosses poutres ont été posées en travers du puits à six mètres au-dessus du fond, avec un espace entre elles. Cet espace jouera le rôle d'étrier de serrage pour soutenir votre tube artésien. Quinze mètres de pointe suffiront ; six mètres descendront sous les poutres, de telle sorte que son extrémité arrive presque au niveau de la toile goudronnée. Si vous aimez la vie, ne l'enfoncez pas plus loin. Il vous restera neuf mètres qui monteront en l'air dans le puits. Quand vous déclencherez la manœuvre, il faut que douze mètres de votre pointe s'enterrent dans la substance de la terre. Cette substance étant très lisse et douce, je pense que vous n'aurez pas besoin de force motrice, et que le simple jeu du tube, en vertu de son propre poids, permettra de traverser la couche que nous avons mise à jour. Ces instructions suffiraient pour une intelligence ordinaire. Mais je doute fort que vous vous en contentiez. Pour le cas où vous aimeriez avoir d'autres éclaircissements, faites-moi transmettre vos questions par l'intermédiaire de notre jeune ami Malone.

George Edward Challenger.

On imaginera facilement que lorsque nous arrivâmes à la gare de Sorrington, proche de la base septentrionale de South Downs, j'étais dans un état de tension nerveuse considérable. Une voiture rongée par les intempéries nous attendait et nous cahota pendant une dizaine de kilomètres sur des voies secondaires et des chemins qui, malgré l'isolement du pays, abondaient en ornières et en autres symptômes d'une circulation intense autant que lourde. Un camion en pièces détachées gisait dans l'herbe, comme pour indiquer que la route n'était pas goûtée de tout le monde. À un autre endroit, les valves et les pistons d'une pompe hydraulique se profilèrent dans leur rouille au-dessus d'un bouquet d'ajoncs.

– Du travail Challenger ! dit Malone en souriant. On a prétendu que cette machine empiétait de quelques centimètres hors du domaine ; alors il l'a flanquée sur le côté.

– Avec un procès à la suite, sans doute ?

– Un procès ! Mon vieux, nous devrions avoir un tribunal rien que pour nous ! Nous suffirions à occuper un juge toute l'année. Et le gouvernement aussi ! Notre vieux diable ne se soucie de personne. Le roi contre George Challenger, et George Challenger contre le roi, une fameuse valse d'un tribunal à un autre ! Nous voici arrivés. Ça va, Jenkins, vous pouvez nous laisser entrer !

Un énorme gardien, avec une oreille remarquablement en chou-fleur, inspectait la voiture d'un air soupçonneux. Il se détendit et salua quand il reconnut mon camarade.

– Très bien, monsieur Malone. Je croyais que c'était l'American Associated Press !

– Ah ! ils sont encore en chasse, hein ?

– Eux aujourd'hui. Et hier, le *Times*. Oh ! ils s'activent proprement ! Regardez ça !…

Il montra un point éloigné sur la ligne de l'horizon.

– Vous voyez ce reflet ? C'est le télescope du *Chicago Daily News*. Oui, ils nous talonnent de près, à présent ! Je les ai vus tous en rang, comme des corbeaux, le long de ces balises-là.

– Pauvre presse ! soupira Malone, quand nous franchîmes le seuil d'une porte formidablement défendue par des fils de fer barbelés. Je suis journaliste moi-même ; je devine ce que pensent les confrères !

À cet instant, nous entendîmes une sorte de bêlement plaintif derrière nous.

– Malone ! Ted Malone !…

Cet appel émanait d'un grassouillet qui venait d'arriver sur une bicyclette à moteur et qui se débattait sous la poigne herculéenne du gardien.

– Voyons, laissez-moi ! criait-il. Bas les pattes ! Malone, dites à votre gorille de me laisser tranquille !

– Laissez-le, Jenkins ! C'est l'un de mes amis, dit Malone. Alors, vieille outre, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous venez faire par ici ? Fleet Street est votre chasse gardée : pas les déserts du Sussex !

– Vous savez très bien pourquoi je suis là, répondit notre visiteur. Il faut que j'écrive un papier sur Hengist Down ; je ne peux pas rentrer à Londres sans de la bonne copie !

– Désolé, Roy ! Mais vous n'obtiendrez rien ici. Il vous faudra demeurer de l'autre côté des barbelés. Si vous voulez en savoir davantage, allez voir le Pr Challenger, et demandez-lui un permis de visite.

– J'y suis allé ! dit tristement le journaliste. J'y suis allé ce matin, Ted !

– Alors, qu'est-ce qu'il vous a dit ?

– Il m'a dit qu'il allait me faire passer par la fenêtre.

Malone éclata de rire.

– Et qu'est-ce que vous avez dit, vous ?

– J'ai dit : « Pourquoi pas par la porte ! » Et je me suis défilé par la porte justement, au moment précis où il allait manifester sa préférence pour la fenêtre. Ce n'était pas l'heure de discuter avec lui. Alors je suis venu sur place. Dites, Malone, avec ce taureau assyrien barbu à Londres et ce Thug ici qui m'a déchiré un col tout propre en Celluloïd, vous avez de drôles de fréquentations !

– Écoutez, Roy : je ne peux rien faire pour vous ! Je le ferais si je pouvais. Dans Fleet Street, vous avez la réputation d'un homme qui n'a jamais été battu ; mais cette fois-ci, vous touchez des deux épaules. Rentrez à votre journal. Aussitôt que mon vieux bonhomme m'y autorisera, je vous ferai signe : dans quelques jours.

– Aucune chance de pénétrer ?

– Pas l'ombre d'une chance !

– Avec de l'argent !

– Vous devriez en savoir assez pour ne pas me poser une question semblable !

– On m'a dit qu'il s'agissait d'un raccourci pour aller en Nouvelle-Zélande…

– Le raccourci sera pour l'hôpital si vous pénétrez, Roy. Allons, bonsoir ! Nous avons à travailler maintenant…

« C'était Roy Perkins, le correspondant de guerre, ajouta Malone, quand nous eûmes franchi l'enceinte fortifiée. Nous avons fait pièce à sa réputation, car il est imbattable. Sa petite

figure poupine innocente lui permet de passer partout. Jadis nous appartenions à la même équipe… Tenez…

Il désigna un rassemblement de coquets bungalows à toits rouges.

– …voilà la caserne des hommes. Challenger a réuni un splendide échantillonnage de travailleurs spécialisés qui touchent de gros sursalaires. Il faut qu'ils soient célibataires, qu'ils ne boivent pas d'alcool, et qu'ils soient fidèles à leur serment de discrétion. Jusqu'ici je ne crois pas qu'il y ait eu une faille. Voilà leur terrain de football. Cette maison isolée est leur bibliothèque avec une salle de jeux. Oh ! je vous en donne ma parole, le vieux Challenger est un organisateur ! Voici M. Barforth, l'ingénieur en chef.

Un homme filiforme, mélancolique, long comme un jour sans pain, largement pourvu de rides creusées par l'anxiété, était venu à notre rencontre.

– Je suppose que vous êtes l'ingénieur en puits artésiens, prononça-t-il d'une voix lugubre. On m'avait dit de vous attendre. Je suis heureux que vous soyez là, car je n'ai pas besoin de vous dire que les responsabilités qui m'incombent me portent sur les nerfs. Nous travaillons loin, et je ne sais jamais si c'est un jaillissement d'eau crayeuse, ou un gisement de charbon, ou une giclée de pétrole, ou les flammes de l'enfer qui vont apparaître. Jusqu'à présent, nous avons évité l'enfer ; mais peut-être nous le découvrirez-vous ?

– Fait-il très chaud en bas ?

– Ma foi, il fait chaud ! Pas moyen de dire le contraire. Et pourtant il ne fait peut-être pas si chaud que la pression barométrique et le confinement de l'espace ne le laisseraient supposer. Bien entendu, ne parlons pas de la ventilation : elle est

abominable. Nous amenons de l'air, mais des équipes de deux heures sont un maximum ; et avec des gars pleins de bonne volonté ! Le professeur est descendu hier, il a été très satisfait. Joignez-vous à nous pour déjeuner ; après quoi vous verrez par vous-même.

Le repas fut frugal et bousculé. Ensuite l'ingénieur en chef nous fit les honneurs, avec une assiduité amoureuse, du matériel entassé dans le bâtiment des machines, et il n'oublia aucun des tas de ferraille dont l'herbe était jalonnée tout autour. Sur un côté, il y avait une énorme pelle hydraulique démontée, qui avait servi aux premières excavations. Puis une grande machine actionnait une cordelette d'acier à laquelle étaient accrochés des plateaux qui remontaient les débris du fond du puits. Dans la station génératrice, plusieurs turbines d'une grande puissance tournant à cent quarante révolutions par minute gouvernaient des accumulateurs hydrauliques qui développaient une pression de sept cents kilos par pouce carré, conduite par des tuyaux de sept centimètres descendant jusqu'au fond du puits, et actionnant quatre perceuses de roc à couteaux évidés. Attenante à la station génératrice, une centrale électrique fournissait la force nécessaire à une très grosse installation d'éclairage. Ensuite venait une turbine supplémentaire de deux cents CV qui actionnait un ventilateur de trois mètres, lequel expédiait de l'air à travers un tube de trente centimètres jusqu'au bas de l'ouvrage. Toutes ces merveilles me furent montrées avec accompagnement d'explications techniques par leur technicien, lequel commençait à m'assommer comme j'assomme peut-être le lecteur. Une interruption heureuse se produisit, j'entendis un rugissement de roues, et je me réjouis de voir mon trois tonnes roulant et virant sur l'herbe, chargé jusqu'au bord de mes instruments et de sections de tubes, et convoyant mon conducteur de travaux, Peters, ainsi qu'un apprenti au visage barbouillé. Tous deux se mirent immédiatement à l'œuvre, ils commencèrent par décharger mon matériel. Je les abandonnai pour me diriger avec Malone et l'ingénieur vers le puits.

C'était quelque chose d'étonnant, bien plus vaste que tout ce que j'avais imaginé. La halde[2], qui s'entassait par milliers de tonnes, formait un immense fer à cheval autour de l'ouverture. Dans la concavité de ce fer à cheval s'élevait un véritable hérisson de piliers en acier et de roues d'où étaient actionnés les pompes et les ascenseurs. Ils étaient reliés avec le bâtiment des commandes qui était au centre du fer à cheval. Et puis il y avait la gueule ouverte du puits ; une fosse immense bâillait : son diamètre atteignait dix ou douze mètres ; elle était ceinturée et coiffée de maçonnerie et de ciment. Lorsque je me tordis le cou pour plonger mon regard dans ce gouffre terrifiant dont on m'avait affirmé qu'il avait treize kilomètres de profondeur, mon cerveau chancela sous la pensée de ce que cela représentait. La lumière du soleil éclairait cette gueule en diagonale : je ne distinguais sur quelques centaines de mètres que de la craie blanche, renforcée ici et là par de la maçonnerie lorsque la surface avait paru instable. En regardant de tous mes yeux, j'aperçus au loin, très loin dans l'obscurité, une minuscule tache de lumière, la plus petite tache possible, mais qui se détachait nettement sur le fond noir comme de l'encre.

– Qu'est-ce que c'est que cette lumière ? demandai-je.

Malone se pencha par-dessus le parapet.

– C'est l'une des cages qui remonte, répondit-il. Assez sensationnel, n'est-ce pas ? Elle est à un ou deux kilomètres de nous, et cette petite lueur est une puissante lampe à arc. La cage est rapide ; dans quelques minutes elle sera ici.

Effectivement, la lueur devint de plus en plus grosse, et pour finir elle illumina tout le puits de sa radiation argentée ; je

---

[2] Ensemble des déchets extraits résultant de l'extraction du minerai [Note ELG].

dus même détourner les yeux pour ne pas être ébloui. La cage d'acier s'arrêta devant le palier ; quatre hommes en sortirent et passèrent devant nous.

« Ils sont presque tous à l'intérieur, m'expliqua Malone. Ce n'est pas une plaisanterie de travailler deux heures à une telle profondeur !… Bon, je vois qu'une partie de ton matériel est déchargée. La meilleure chose à faire est de descendre : tu jugeras de la situation par toi-même.

Le bâtiment des machines possédait une annexe où il me conduisit. Au mur étaient suspendus plusieurs costumes amples en tussor extraléger. Je fis comme Malone, je me déshabillai complètement et j'enfilai l'un de ces costumes, plus une paire de sandales à semelle caoutchoutée. Malone, ayant fini avant moi, quitta la pièce. Une minute plus tard, j'entendis un bruit qui ressemblait à celui qu'auraient fait dix chiens furieux en train de se déchirer. Je me précipitai pour découvrir Malone roulant à terre et serrant la gorge de l'apprenti qui devait aider à fixer mon tubage artésien. Il essayait de lui arracher un objet auquel l'autre s'accrochait désespérément. Mais Malone, trop fort pour lui, s'empara de l'objet et le piétina jusqu'à ce qu'il fût réduit en miettes. Ce fut alors que je vis que c'était un appareil photographique. Mon apprenti au visage barbouillé se releva péniblement.

– Le diable vous emporte, Ted Malone ! gémit-il. C'était un nouvel appareil qui valait au moins dix guinées !

– Impossible d'agir autrement, Roy ! Vous aviez pris des photos. Il ne me restait plus qu'une chose à faire !

– Comment avez-vous pu vous débrouiller pour vous trouver mêlé à mon matériel ? interrogeai-je avec une vertueuse indignation.

Le coquin cligna de l'œil et sourit à belles dents :

– Il y a toujours un moyen de se débrouiller ! dit-il. Mais ne vous en prenez pas à votre conducteur de travaux. Il a cru qu'il s'agissait d'une farce, j'ai changé de vêtements avec votre apprenti, et je suis entré.

– Et maintenant vous allez sortir ! dit Malone. Pas la peine de discuter, Roy. Si Challenger était ici, il lâcherait les limiers à vos trousses. Je connais les exigences du métier et je ne serai pas méchant, mais ici je suis un chien de garde : je suis capable de mordre autant que d'aboyer. Allez ! Fichez le camp !

C'est ainsi que fut expulsé notre trop entreprenant visiteur. Le public comprendra enfin la genèse du merveilleux article sur quatre colonnes intitulé : *Le Rêve fou d'un savant,* avec comme sous-titre : « Droit vers l'Australie », qui parut dans l'*Adviser* quelques jours plus tard. (Article qui amena Challenger au bord de l'apoplexie, et le directeur du journal à accorder l'entretien le plus désagréable et le plus dangereux de sa vie.) Il s'agissait du récit, un peu trop haut en couleur, des aventures de Roy Perkins, « notre réputé correspondant de guerre », et il contenait des phrases telles que « ce taureau hirsute d'Enmore Gardens », « une enceinte fortifiée gardée par des barbelés, des professionnels du catch, et des limiers assoiffés de sang », et ce passage : « Je fus expulsé de l'entrée du tunnel anglo-australien par deux brutes ; la plus sauvage était l'un de ces maîtres Jacques que je connaissais de vue comme l'un des écumeurs de ma profession ; l'autre, figure sinistre vêtue d'un costume pour les tropiques, posait comme ingénieur en puits artésiens alors qu'il semblait être venu tout droit de Whitechapel. » Nous ayant ainsi étiquetés, le coquin publiait une description précise de l'entrée de la fosse et d'une excavation en zigzag par laquelle les funiculaires creusaient leur chemin sous la terre. Le seul inconvénient pratique de cet article fut qu'il accrut sensiblement le nombre des badauds qui s'asseyaient sur les South Downs pour guetter les

événements. Le jour arriva où ils se produisirent : ce jour-là, les badauds auraient bien voulu être ailleurs !

Mon conducteur de travaux et son faux apprenti avaient déchargé le matériel. Mais Malone insista pour que nous n'y touchions pas et que nous descendions sans plus attendre. Nous entrâmes donc dans la cage et, en compagnie de l'ingénieur en chef, nous nous enfonçâmes dans les entrailles de la terre. Il y avait toute une succession d'ascenseurs automatiques, chacun disposant de son propre poste de commande creusé sur le flanc de l'excavation. Ils fonctionnaient avec une grande vitesse. L'impression, quand on était dedans, s'apparentait davantage à celle que l'on ressent dans un railway vertical que celle que procure le respectable ascenseur anglais.

Comme la cage était à claire-voie et très éclairée, nous avions un excellent aperçu des diverses strates que nous traversions. Je les identifiai toutes. Par endroits, de la maçonnerie avait étayé les flancs ; mais dans son ensemble le puits tenait admirablement tel qu'il avait été creusé. On ne pouvait que s'émerveiller du travail gigantesque et de l'habileté technique de l'entreprise. Sous les gisements houillers, j'observai des couches mêlées qui avaient l'aspect de béton ; puis nous tombâmes dans un granit primitif où les cristaux de quartz étincelaient et scintillaient comme si ces sombres murailles étaient parsemées d'une poussière de diamants. Nous descendions… Nous descendions toujours, plus bas à présent, jusqu'à un niveau jamais atteint par un mortel. Les rocs archaïques prenaient des teintes merveilleusement variées. D'étage en étage, et d'ascenseur en ascenseur, l'air se raréfiait et devenait plus chaud ; nos légers costumes de tussor devinrent intolérables : sur notre peau la sueur coulait en ruisselets jusque dans nos sandales. Enfin, au moment où je pensais que je ne pourrais pas supporter pire, le dernier ascenseur s'arrêta, et nous avançâmes sur une plateforme circulaire qui avait été taillée dans le roc. Je remarquai que Malone jetait un regard soupçonneux sur les murailles qui

nous entouraient. Si je ne l'avais pas connu comme l'un des hommes les plus braves de cette terre, j'aurais dit qu'il avait les nerfs à fleur de peau.

– Drôle de truc ! murmura l'ingénieur en chef en passant une main sur le roc.

Il porta ensuite cette même main devant la lampe : elle brillait d'une sorte d'écume limoneuse. Il ajouta :

– Ici en bas, il y a eu des frémissements, des tremblements. Je ne sais pas à quelle matière nous avons affaire. Le professeur a l'air content. Mais pour moi, c'est tout nouveau.

– Je dois dire que j'ai vu ce mur presque ébranlé, déclara Malone. La dernière fois que j'étais descendu ici, nous avons assujetti ces deux poutres pour votre perforatrice ; quand nous avons taillé dedans pour les étais, il tressaillait à chaque coup. Vue de notre bonne ville solide de Londres, la théorie du vieux bonhomme paraissait absurde ; mais ici, par treize kilomètres de fond, je n'en suis pas si sûr !

– Si vous voyiez ce que recouvre la toile goudronnée, vous en seriez encore moins sûr ! dit l'ingénieur. Tout le roc, dans cette partie inférieure, se coupe comme du fromage ; quand nous l'avons traversé, nous sommes tombés sur une nouvelle formation qui ne ressemblait à rien sur la terre. Et le professeur nous a crié : « Recouvrez ! Recouvrez-moi ça avec la toile goudronnée ! » Alors nous l'avons recouvert, et voilà !

– On ne pourrait pas jeter un coup d'œil ?

Une expression de terreur passa sur le visage lugubre de l'ingénieur.

– Désobéir au professeur, c'est grave ! répondit-il. Il est si malin, aussi, que vous ne savez jamais s'il ne va pas s'apercevoir de quelque chose… Enfin, risquons notre chance et jetons-y un œil !

Il tourna le réflecteur vers le bas : la toile goudronnée brillait sous la lumière. Puis il se pencha et, s'emparant d'une corde qui était attachée à un angle de cette couverture, il découvrit quatre ou cinq mètres carrés de la surface qu'elle dissimulait.

C'était un spectacle à la fois extraordinaire et terrifiant. Le sol consistait en une matière grisâtre, vitrifiée et luisante, qui se soulevait et retombait au rythme d'une palpitation lente. Les battements n'étaient pas directs ; ils donnaient l'impression d'une sorte d'ondulation qui se propageait sur la surface. Cette surface n'était pas entièrement homogène ; au-dessous vues, comme à travers un soupirail, il y avait des taches blanchâtres, des vacuoles qui variaient constamment en forme et en taille. Cloués sur place, nous considérâmes tous les trois ce spectacle extraordinaire.

– On dirait bien de la peau d'animal, hein ? chuchota Malone. Avec son oursin, le vieux bonhomme n'est peut-être pas si loin de la vérité !

– Seigneur, m'exclamai-je. Et il va falloir que je plonge un harpon dans cette bête ?

– Ce privilège te revient, mon fils ! déclara Malone. Et, triste à dire, à moins que je ne me dégonfle, j'aurai le redoutable honneur d'être à côté de toi quand tu t'exécuteras.

– Oui ? Eh bien ! pas moi ! fit l'ingénieur en chef avec décision.

Et il ajouta :

« Si le vieux insiste, je lui rends mon maroquin. Oh ! mon Dieu, regardez ça !

La surface grise se souleva brusquement, montant vers nous comme l'aurait fait une vague observée du haut d'une digue. Puis elle retomba, et ses battements se régularisèrent. Barforth laissa filer la corde et replaça la toile goudronnée : On aurait dit qu'elle savait que nous étions là ! balbutia-t-il.

– Pourquoi y a-t-il eu des remous dans notre direction ? Est-ce que ce ne serait pas un effet de la lumière ? s'enquit Malone.

– Et moi, maintenant, que dois-je faire ? demandai-je.

M. Barforth désigna les deux poutres qui traversaient la fosse juste au-dessous de l'ascenseur. Entre elles il y avait un espace de vingt-cinq centimètres.

– C'est l'idée du vieux bonhomme, dit-il. Je crois que j'aurais pu mieux les arranger, mais autant essayer de discuter avec un buffle furieux ! Il est plus facile et plus sûr de faire exactement ce qu'il veut. Son idée est que vous utilisiez votre pointe de quinze centimètres et que vous la fixiez d'une manière quelconque entre les deux poutres.

– Eh bien ! je ne pense pas qu'il y aura beaucoup de difficultés à cela, répondis-je. Le travail sera fait dans la journée.

Il s'agissait, on le devine, de l'expérience la plus étrange de ma vie. Et pourtant j'avais creusé des puits dans les cinq continents ! Comme le Pr Challenger avait insisté pour que le déclenchement fût mis en route à distance, et comme je commençais à me rendre compte que cette idée n'était pas totalement dénuée de bon sens, il me fallut mettre au point un dispositif de com-

mande électrique : ce fut assez simple puisque la fosse était garnie de fils du haut en bas. Avec des précautions infinies, mon conducteur de travaux Peters et moi-même descendîmes nos sections de tubes, et nous les empilâmes sur la saillie rocheuse. Puis nous fîmes remonter légèrement le dernier ascenseur pour que nous ayons un peu plus d'espace. Comme nous avions l'intention d'utiliser le système par percussion, car il valait mieux ne pas se fier totalement à la pesanteur, nous suspendîmes notre poids de deux cents kilos à une poulie en dessous de l'ascenseur, et nous adaptâmes nos tubes qui se terminaient en V. Finalement, la corde ordonnant le jeu du poids fut fixée sur un flanc du puits de telle manière qu'une décharge électrique pût la lâcher.

C'était un travail délicat, et que la chaleur tropicale rendait difficile. Nous étions surtout obnubilés par l'impression qu'un faux pas ou la chute d'un outil sur la toile goudronnée provoquerait une catastrophe inconcevable. L'ambiance était dantesque. J'ai vu par intervalles, je l'affirme, un bizarre frémissement passer le long des murailles ; j'ai même senti quelque chose comme une vague pulsation quand j'y ai promené la main. Ni Peters ni moi n'éprouvâmes de regret à annoncer une dernière fois que nous étions prêts à remonter à la surface, et que nous désirions avertir M. Barforth que le Pr Challenger pourrait se livrer à son expérience dès qu'il le voudrait.

Oh ! nous n'eûmes pas longtemps à attendre ! Trois jours après l'achèvement de mon installation, je reçus ma convocation.

C'était un carton d'un format ordinaire : on aurait dit une invitation à une soirée. La rédaction était la suivante :

LE PROFESSEUR G. E. CHALLENGER
Membre de la Société royale
Docteur en médecine

Docteur ès sciences

Ex-président de l'Institut de zoologie, et titulaire de tellement de postes

et de décorations honorifiques que cette carte n'y suffirait pas.

sollicite la présente de

Monsieur Jones (célibataire)

à 11 heures 30, mardi 21 juin, pour assister à un remarquable triomphe de l'esprit sur la matière, à Hengist Down, Sussex.

Train spécial à la gare Victoria, 10 heures 5. Les invités paient plein tarif.

Après l'expérience, un lunch sera servi… ou ne sera pas servi, selon les circonstances.

Gare d'arrivée : Sorrington.

R. S. V. P. (et tout de suite, avec le nom en capitales), 14 bis, Enmore Gardens, S. W.

Malone avait reçu la même invitation. Il gloussait de joie en la lisant.

– C'est uniquement pour faire de l'épate qu'il nous l'a envoyée, me dit-il. De toute façon, il faut que nous soyons là, comme disait le bourreau à l'assassin. Mais crois-moi, tout Londres va en parler ! Où qu'il se trouve, le vieux bonhomme se fait toujours éclairer au néon !

Et le grand jour arriva. Personnellement, j'avais cru bien faire en allant passer en bas la nuit précédente pour m'assurer que tout était en ordre. Notre perforatrice était posée. Le poids était ajusté. Les contacts électriques pouvaient être déclenchés facilement. J'étais satisfait : la partie que j'avais assumée dans cette étrange expérience promettait d'être exécutée sans anicroche. Les commandes électriques étaient actionnées à cinq cents mètres environ de l'ouverture de la fosse, afin de réduire au minimum les risques de danger personnel. Quand l'aube se leva sur ce jour historique – un jour idéal de l'été anglais – je remontai à la surface à la fois rassuré et raffermi. Et j'escaladai une dune jusqu'à mi-hauteur, afin d'avoir une vue d'ensemble sur le théâtre de l'action.

Le monde entier semblait s'être déplacé pour se rendre à Hengist Down. Aussi loin que je pouvais voir, les routes étaient noires de gens. Sur les sentiers, les voitures cahotaient et dansaient : elles déchargeaient leurs passagers à la porte de l'enceinte fortifiée. Dans la plupart des cas, là s'arrêtait la progression des curieux. Une escouade puissante de gardiens incorruptibles veillait à l'entrée, et il n'y avait ni promesses, ni offres, ni dons qui pussent les séduire : seuls les porteurs de billets jaunes, affreusement jalousés, obtenaient la permission d'aller plus loin. Les autres rejoignaient la foule immense qui était déjà rassemblée sur le flanc de la colline, et qui s'échelonnait jusqu'à la crête. On aurait dit Epsom le jour du derby. À l'intérieur de l'enceinte fortifiée, certaines zones avaient été entourées de barbelés, et les privilégiés qui y avaient accès étaient parqués dans les enclos qui leur avaient été réservés. Il y en avait un pour les pairs, un pour les députés de la Chambre des communes, un pour les savants célèbres de toutes nationalités – on reconnaissait Le Pellier, de la Sorbonne, et le Dr Driesinger, de l'Académie de Berlin. Un enclos spécial, avec des sacs de terre et un toit en tôle ondulée, avait été réservé à trois membres de la famille royale.

À onze heures et quart, une file de chars à bancs amena de la gare les invités spéciaux, et je pénétrai dans l'enceinte fortifiée pour assister à leur réception. Le Pr Challenger se tenait debout, près de l'emplacement réservé aux gens de qualité. Il resplendissait dans sa redingote et son gilet blanc. Son haut-de-forme étincelait. Il affichait un air de bienveillance excessive, qui pouvait passer pour de l'insolence. Il était bouffi d'orgueil, de contentement de soi, de l'importance de soi. « Encore une victime du complexe de Jéhovah ! », écrivit un journaliste. Il aidait au besoin à diriger, voire à pousser ses invités vers leurs places. L'élite se trouvant enfin réunie, il se propulsa sur un tertre qui semblait avoir poussé là par hasard, et il regarda l'assistance de l'air du président qui s'attend à être salué par une salve d'applaudissements. Comme l'ovation ne vint pas, il se jeta à corps perdu dans son sujet. Sa voix tonnait jusqu'aux confins du domaine.

– Messieurs ! rugit-il. Cette fois-ci, je n'ai pas besoin de saluer les dames. Si je ne les ai pas invitées à venir ce matin avec nous, ce n'est pas, je vous l'affirme, parce que je n'apprécie pas leur présence. Je puis dire en effet que les relations entre leur sexe et moi ont toujours été excellentes des deux côtés, et même intimes… La raison vraie est que notre expérience comporte un petit élément de danger… pas suffisant toutefois pour justifier cet effroi que je lis sur nombre de visages. Les membres de la presse apprécieront, j'en suis sûr, que je leur aie réservé des places sur la halde qui surplombe le théâtre des opérations. Ils m'ont témoigné un intérêt que j'ai parfois du mal à distinguer de l'impertinence, aujourd'hui, au moins, ils ne pourront pas se plaindre de ne pas être aux premières loges. Si rien ne se produit, ce qui après tout est possible, j'aurai au moins fait de mon mieux pour eux. Si, par contre, quelque chose se produit, ils seront fort bien placés pour voir l'expérience et pour la relater. J'espère qu'en fin de compte ils se montreront dignes de la tâche qui les attend.

« Comme vous le comprendrez aisément, il est quasi impossible pour un homme de science d'expliquer à ce que je pourrais appeler, sans intention péjorative, le vulgaire troupeau, les motifs variés qui le poussent à agir. J'entends diverses interruptions malhonnêtes, et je demanderai au gentleman qui a des lunettes cerclées d'écaille de ne plus agiter son parapluie…

[Une voix : « Votre description de vos invités, monsieur, est des plus déplaisantes ! »]

– Oui, il est possible que ma phrase « le vulgaire troupeau » ait hérissé ce gentleman. Disons plutôt, si vous voulez, que mes auditeurs ne sont pas un troupeau banal. Nous ne nous querellerons pas pour des mots. J'allais dire, avant d'être interrompu par cette remarque inconvenante, que toute l'affaire est traitée en long et en large dans mon ouvrage à venir sur la terre, ouvrage que je peux dépeindre sans fausse modestie comme l'un des livres qui feront époque dans l'histoire du monde…

[Tollé général, et cris : « Passez aux faits ! Pourquoi sommes-nous ici ? Est-ce une plaisanterie ! »]

– J'allais vous donner tous éclaircissements souhaitables, mais si je suis de nouveau interrompu, je serai forcé de faire appel aux moyens propres à maintenir l'ordre et la décence, lesquels font cruellement défaut. La question, donc, est celle-ci : j'ai creusé un tunnel à travers l'écorce de cette terre, et je vais essayer un effet stimulatif sur son enveloppe sensible. Cette opération délicate sera dirigée par deux de mes subordonnés, M. Parfait Jones, qui s'est spécialisé avec un style très personnel dans les puits artésiens, et M. Edward Malone, qui en cette occasion me représente. La substance sensible mise à nu sera piquée… Reste à savoir comment elle réagira. Si vous avez l'obligeance de prendre place, ces deux gentlemen vont descendre dans le puits et procéder aux derniers réglages. Puis je pres-

serai le bouton électrique que vous voyez sur cette table, et l'expérience sera déclenchée.

Tout auditoire, après une harangue de Challenger, avait habituellement l'impression que, comme la terre, son épiderme protecteur avait été percé et que ses nerfs étaient à vif. Cette assemblée ne fit pas exception à la règle : il y eut un murmure nuancé de critique et de dédain quand elle prit place pour attendre. Challenger s'assit seul au sommet du tertre, avec une petite table à côté de lui. Sa barbe et sa crinière noire se soulevaient sous l'excitation. Il avait une allure formidable ! Mais ni Malone ni moi n'eûmes le loisir d'admirer la scène, car nous nous précipitâmes pour accomplir la tâche qui nous était impartie. Vingt minutes plus tard, nous étions au fond du puits, et nous avions retiré la toile goudronnée.

Sous nos yeux, le spectacle était stupéfiant. Par quelle bizarre télépathie cosmique la vieille planète semblait-elle deviner qu'une atteinte à sa liberté allait être commise ? La surface que nous avions découverte ressemblait à une théière en ébullition. De grandes bulles grises montaient et crevaient en crépitant. Les espaces d'air et les vacuoles sous la peau se séparaient puis se refusionnaient ensemble dans une activité fébrile. Les rides et les ondulations qui la traversaient étaient plus fortes, plus rapides. Un sombre fluide pourpre semblait battre dans les anastomoses sinueuses des canaux qui s'étalaient sous la surface. Le souffle de la vie était manifeste !... Une odeur lourde rendait l'air presque irrespirable pour des poumons humains.

Malone poussa un brusque cri :

– Mon Dieu, Jones ! Regarde par là !

Je regardai ; dans la seconde qui suivit, j'avais mis le contact et sauté dans l'ascenseur.

– Viens vite ! lui criai-je. C'est peut-être une course pour la vie !

Ce que nous avions vu était réellement alarmant. Toute la partie inférieure du puits, nous avait-il semblé, s'était mise à participer à cette activité croissante que nous avions observée au fond : par sympathie, les murailles étaient secouées de pulsations et de battements. Mais cette agitation se répercutait sur les trous où reposaient les poutres. La moindre rétraction un peu forte (c'était une question de centimètres) les ferait basculer. Si elles tombaient, la pointe de ma perforatrice s'enfoncerait évidemment dans la terre, tout à fait indépendamment du déclenchement électrique. Avant que cette éventualité se réalisât, il était vital pour Malone et pour moi d'être sortis de la fosse. Se trouver à treize mille mètres de fond sous la terre, avec le risque d'une terrible convulsion à tout instant, était une situation épouvantable. Sauvagement, nous fonçâmes vers la surface.

Pourrons-nous oublier jamais cette remontée cauchemardesque ? Les ascenseurs sifflaient et vrombissaient ; pourtant les minutes nous paraissaient des heures. Chaque fois que nous atteignions une plate-forme, nous sautions dessus, bondissions dans la cage voisine toute prête, actionnions le mécanisme, et volions plus haut. À travers l'acier grillagé, nous apercevions au loin le petit cercle de lumière qui indiquait la gueule du puits. Elle s'élargissait de plus en plus. Et puis elle devint un vrai cercle. Et puis nos yeux ravis distinguèrent la maçonnerie. Nous montions toujours… Enfin, fous de joie et le cœur plein de gratitude, nous nous échappâmes hors de notre prison et nous posâmes nos pieds sur l'herbe souillée du bord du tunnel. Il était temps ! Nous n'avions pas fait trente pas que, du fond des abîmes, mon aiguillon d'acier transperça un ganglion nerveux de notre vieille mère la terre. Instant historique !

Qu'est-ce qui arriva ? Ni Malone ni moi ne fûmes en état de le dire, car nous nous trouvâmes tous deux soulevés par un cy-

clone, balayés sur l'herbe, tournant et tournant sur nous-mêmes comme deux galets ronds sur de la glace. Au même moment, nos oreilles s'emplirent du plus horrible hurlement qui eût jamais été entendu. Personne, parmi des centaines qui s'essayèrent à décrire ce cri, n'y réussit tout à fait. C'était un mugissement dans lequel la douleur, la colère, la menace, et toute la majesté outragée de la nature se donnaient libre cours et se mêlaient dans un hurlement sinistre. Il dura une bonne minute : imaginez mille sirènes hurlant ensemble. La foule était paralysée. Le hurlement persistait avec fureur et férocité. L'air calme de l'été l'emporta et le retransmit. Il déferla ses échos le long de la côte. Il fut même entendu par nos voisins français de l'autre côté de la Manche. Aucun son dans l'histoire n'a jamais égalé la plainte de la terre meurtrie.

Hébétés, assourdis, nous eûmes conscience, Malone et moi, du choc et du bruit ; mais c'est par les autres spectateurs que nous apprîmes les détails de cette scène extraordinaire.

Des entrailles de la terre jaillirent d'abord les cages d'ascenseurs. Les autres machines se trouvant près des murailles échappèrent au souffle ; mais les solides planches des cages subirent de plein fouet la violence du courant ascendant. Quand plusieurs boulettes sont successivement introduites dans une sarbacane, elles jaillissent en ordre et séparément. Voilà ce que firent les quatorze cages d'ascenseurs : les unes après les autres, elles surgirent dans les airs, planèrent, décrivirent de glorieuses paraboles ; l'une d'elles tomba dans la mer près de la jetée de Worthing, une autre dans un champ aux environs de Chichester. Des spectateurs nous ont affirmé qu'ils n'avaient jamais rien vu d'aussi extravagant que ces quatorze cages d'ascenseurs voguant sereinement dans le ciel bleu.

Puis vint le geyser, sous la forme d'un énorme jet d'une mélasse grossière qui avait la consistance du goudron, et qui grimpa jusqu'à six cents mètres. Un avion de reconnaissance, qui

dessinait des cercles au-dessus de notre théâtre, fut pris de convulsions et dut procéder à un atterrissage forcé, le pilote et la machine étant complètement encrassés. Cette matière horrible, dont l'odeur s'avéra aussi infecte que pénétrante, était peut-être le sang de la planète ? À moins qu'elle n'eût été, comme l'a suggéré le Pr Driesinger et comme le soutient l'École de Berlin, une sécrétion protectrice, analogue à celle de la mouffette, et dont la nature aurait muni notre mère la terre pour la défendre contre des intrus dans le genre de Challenger. En tout cas, l'offenseur numéro un, assis sur son trône en haut du tertre, s'en tira sans une tache. En revanche, la presse, qui se trouvait dans la trajectoire de l'explosion, fut si maltraitée qu'aucun journaliste ne se hasarda de plusieurs semaines dans la bonne société. Ce souffle putride fut emporté par la brise vers le sud-ouest ; il descendit sur les pauvres gens qui avaient si longtemps attendu sur les dunes pour voir ce qui arriverait. Il n'y eut pas de décès. Et même aucune maison dans les environs n'eut à être abandonnée ; beaucoup conservèrent par contre un parfum tenace : il s'en trouve encore qui gardent entre leurs murs épais un souvenir plus ou moins vif de ce grand événement.

Puis le puits se combla et se referma. De même que la nature cicatrise lentement une plaie de bas en haut, de même la terre bouche avec une rapidité extrême les déchirures qui peuvent être faites à sa substance vitale. Un fracas épouvantable, interminable, éclata quand les parois du puits se rapprochèrent, le bruit commença par résonner dans les profondeurs, puis monta de plus en plus haut jusqu'à ce qu'un bang assourdissant annonçât que la maçonnerie qui bordait l'ouverture de la fosse s'était écrasée, soulevée, réduite en miettes ; au même moment, une secousse analogue à un petit tremblement de terre projeta la halde dans les airs ; elle retomba sous la forme d'une pyramide de vingt mètres de haut ; toutes sortes de débris s'élevaient ainsi sur l'endroit où la fosse avait été creusée. Non seulement l'expérience du Pr Challenger se trouvait terminée, mais ses vestiges avaient désormais disparu aux yeux des mor-

tels. Si la Société royale n'avait pas érigé un obélisque à cet endroit, nos descendants seraient sans doute bien incapables de déterminer le lieu exact de cet exploit remarquable.

Ce fut alors le grand final. Pendant les minutes qui suivirent immédiatement tous ces phénomènes, un silence s'était établi dans un calme tendu : les spectateurs rassemblaient leurs esprits, essayaient de réaliser exactement ce qui était arrivé et comment c'était arrivé. Mais tout à coup la puissance de l'exploit, la hardiesse fantastique de sa conception, le génie qui avait présidé à son exécution leur apparurent. D'un seul mouvement incontrôlable, ils se tournèrent vers Challenger. De partout jaillirent des cris d'admiration. Et lui, sur son tertre, contemplait cet océan de visages levés dans sa direction, cette mer de mouchoirs agités en son honneur. Avec le recul, je le revois mieux que je ne le vis sur le moment. Il se leva de sa chaise, ses yeux étaient mi-clos, le sourire du mérite conscient rayonnait sur ses traits, il avait la main gauche sur la hanche, il enfonça la droite dans le croisement du gilet blanc. Cette image a été immortalisée, car j'entendais les déclics des caméras, on aurait dit des criquets dans un champ. Le soleil de juin l'auréolait de sa lumière dorée. Gravement, il s'inclina devant les quatre points cardinaux, lui, Challenger le supersavant, Challenger l'archi-pionnier, Challenger le premier homme de tous les hommes que notre mère la terre eût été forcée de connaître.

Un dernier mot. Il est notoire que l'effet de cette expérience a été universellement ressenti. Certes, nulle part en dehors du point précis où elle fut piquée, la planète blessée n'émit un hurlement pareil ! Mais par son comportement général elle se révéla une entité. Elle cria son indignation par toutes ses fissures, par tous ses volcans. Hekla gronda, mugit, et les Islandais redoutèrent un cataclysme. Le Vésuve se décapuchonna. L'Etna cracha d'énormes quantités de lave, et un procès de cinq cent mille lires de dommages et intérêts fut intenté contre Challen-

ger devant les tribunaux italiens, car les vignobles en pâtirent. Même au Mexique et dans l'Amérique centrale la colère plutonienne se manifesta. La Méditerranée orientale retentit des grognements du Stromboli… De toute éternité, l'ambition des hommes est d'obliger le monde entier à parler d'eux.

Mais il appartenait à Challenger, et à lui seul, de faire hurler toute la terre.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Janvier 2007
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Marie, Coolmicro et Fred.